

C. Le cogito est une illusion grammaticale (Nietzsche)

1. Le doute interdit d'utiliser les concepts de Je et de pensée

Dire « Je pense », c'est trop affirmer : c'est déjà donner une interprétation douteuse d'un phénomène obscur qui se présente à nous. Et c'est donner une interprétation qui suppose que nous savons ce que signifient les concepts de *Je*, de *pensée*, de *causalité*, donc que nous ne doutons pas de toute chose, mais qu'au contraire nous conservons l'essentiel du fonctionnement habituel de notre pensée :

Il se trouve encore d'innocents adeptes de l'introspection qui croient qu'il existe des « certitudes immédiates », par exemple « je pense » ou, comme l'imaginait Schopenhauer, « je veux », comme si dans ce cas la connaissance parvenait à saisir son objet dans un état pur et nu, en tant que « chose en soi », sans nul gauchissement ni de la part du sujet ni de la part de l'objet. Mais je répéterai cent fois que des notions telles que « certitude immédiate », « connaissance absolue » ou « chose en soi » comportent une *contradictio in adjecto*, et que l'on ferait bien de ne plus se laisser abuser par les mots. Laissons le peuple croire que la connaissance va jusqu'au bout des choses ; le philosophe, lui, doit se dire : Si j'analyse le processus exprimé par la proposition « je pense », j'obtiens une série d'affirmations téméraires qu'il est difficile, voire impossible, de fonder : par exemple que c'est *moi* qui pense, que, d'une façon générale, il existe quelque chose qui pense, que penser est un acte et un effet qui procèdent de l'être conçu comme cause, qu'il y a un « je », enfin que l'on a déjà établi ce que désigne le mot penser et que *je sais* ce que signifie penser. Car si je n'ai pas tranché ces questions pour mon compte, comment jugerai-je que ce qui se passe en moi n'est pas plutôt un « vouloir » ou un « sentir » ? Bref, ce « je pense » présuppose que je *compare* mon état présent avec d'autres états connus de ma personne, afin de me prononcer sur sa nature ; d'où il suit que, par cette mise en relation avec un « savoir » venu d'ailleurs, l'état en cause ne comporte pour moi aucune « certitude immédiate ». – Au lieu de cette « certitude immédiate », à laquelle le peuple ne manquera pas de croire, le cas échéant, le philosophe ne rencontre qu'une série de questions métaphysiques, véritables cas de conscience intellectuels, qui se poseront en ces termes : « D'où me vient la notion de pensée ? Pourquoi crois-je à la cause et à l'effet ? Où prends-tu le droit de parler d'un « je », et même d'un « je » qui serait cause, et, pour comble, cause de la pensée ? » Celui qui s'autoriserait d'une sorte d'*intuition* de la connaissance pour répondre sur-le-champ à ces questions métaphysiques, comme quand on déclare : « Je pense et sais que ceci au moins est vrai, réel et certain », celui-là rencontrera un sourire et deux points d'interrogation chez le philosophe d'aujourd'hui. Monsieur, lui fera-t-il peut-être observer, il est peu probable que vous ne vous trompiez pas ; mais pourquoi vous faut-il à toute force la vérité ? » –

Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, § 16

2. Deuxième falsification : l'introduction d'une causalité

De plus, dire « je pense », c'est introduire une causalité dans le phénomène obscur qui se présente à nous, donc c'est faire une interprétation métaphysique hasardeuse d'un phénomène dans lequel nous ne voyons d'abord aucune causalité :

Pour ce qui est de la superstition des logiciens, je ne me lasserai jamais de souligner un petit fait que ces esprits superstitieux ne reconnaissent pas volontiers : à savoir qu'une pensée se présente quand « elle » veut, et non pas quand « je » veux ; de sorte que c'est *falsifier* la réalité que de dire : le sujet « je » est la condition du prédicat « pense ». Quelque chose pense, mais que ce quelque chose soit justement l'antique et fameux « je », voilà, pour nous exprimer avec modération, une simple hypothèse, une assertion, et en tout cas pas une « certitude immédiate ». En définitive, ce « quelque chose pense » affirme déjà trop ; ce « quelque chose » contient déjà une *interprétation* du processus et n'appartient pas au processus lui-même. En cette matière, nous raisonnons d'après la routine grammaticale : « Penser est une action, toute action suppose un sujet qui l'accomplit, par conséquent... » C'est en se conformant à peu près au même schéma que l'atomisme ancien s'efforça de rattacher à l'« énergie » qui agit une particule de matière qu'elle tenait pour son siège et son origine, l'atome. Des esprits plus rigoureux nous ont enfin appris à nous passer de ce reliquat

de matière, et peut-être un jour les logiciens s'habitueront-ils eux aussi à se passer de ce « quelque chose », auquel s'est réduit le respectable « je » du passé.

Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, § 17